

# Romain Rolland et le mouvement arménophile en France

## La dénonciation du sort des Arméniens dès 1896

par Christine Siméone

**La France a commémoré cette année le 90ème anniversaire du génocide arménien. La date de 1915 pourrait laisser penser que Romain Rolland s'était alors préoccupé de ce drame. Il le fit bien avant, dès qu'il sut comment le gouvernement ottoman traitait le peuple Arménien à l'intérieur de son empire. S'il ne prit jamais position publiquement, son intérêt pour la cause arménienne fut constant. C'est ce que démontre l'ouvrage d'Edmond Khayadjian qui consacre un chapitre à Romain Rolland dans « Archag Tchobanian et le mouvement Arménophile en France »<sup>1</sup>.**

Les Arméniens ont une grande admiration pour des personnages tels que Anatole France, Jean Jaurès ou encore Pierre Quillard. Romain Rolland fait aussi partie de ces intellectuels français sensible à l'histoire du peuple arménien dès le début du siècle dernier.

Le mouvement arménophile en France s'est développé notamment grâce à un poète en exil à Paris, Archag Tchobanian qui fut un pont entre les deux cultures. Tout jeune, l'écolier du faubourg arménien de Constantinople, comme ses camarades, se familiarise avec la littérature française au contact des œuvres de Hugo, Dumas, Musset ou Lamartine. Admiré dans son pays comme poète, il s'appliquera tout au long de sa vie à traduire les auteurs français en arménien et réciproquement. A Paris, il a réussi à faire adhérer nombre d'intellectuels à la cause arménienne et dans ses archives conservées à Erevan au musée des Arts et la Littérature 15.000 lettres témoignent de l'existence de ce courant arménophile en France<sup>2</sup>. Sa tâche en cette fin de 19<sup>e</sup> siècle ne fut pas simple. Nous sommes en 1894-1896, un massacre de masse mené par l'armée ottomane fait 200.000 morts et autant de réfugiés. Prélude d'une tragédie encore plus inhumaine. Les milieux instruits en Europe connaissent déjà le climat de persécution permanente instauré par les ottomans contre les minorités vivant au sein de leur empire. En France, La chambre est interpellée par les arménophiles issus des milieux politiques sur le silence qui entoure ces massacres. Les puissances européennes ont protesté verbalement mais n'ont pas agi, la presse est restée muette. Sous l'impulsion d'Archag Tchobanian, les intellectuels français vont donc sortir la question arménienne de cette chape de silence, Pierre Quillard d'abord mais aussi Anatole France, puisqu'il lance la revue Pro Armenia le 25 novembre 1900. Romain Rolland, informé dès 1896 lors d'un dîner chez son beau-père par Gabriel Monod, n'a pas pris position publiquement, mais accomplit son travail de réseau en incitant ses amis à lire et à s'instruire sur les massacres subis par les Arméniens, ainsi le fait-il naturellement auprès de son amie Malwida von Meysenbug : « *il vient de paraître à Paris le premier numéro d'un journal : Pro Armenia auquel collaborent Jaurès et Clemenceau. Je ne saurais trop vous engager à le lire (je tâcherai de vous le faire envoyer), et à le répandre. On est de nouveau à la veille de nouveaux massacres. Il faut que l'opinion publique de l'Europe se lève enfin contre ce monstre de Constantinople. Le voilà, le vrai Attila ! Il n'y a pas à le chercher si loin. - L'empereur a été l'embrasser. L'impératrice a logé chez lui* »<sup>3</sup>.

En lisant le journal de Romain Rolland, on le sent révolté par ce que lui rapporte l'helléniste Victor Bérard : « *Il y avait là, comme pierre de touche, le plus atroce des forfaits, la Saint-Barthélemy d'Arménie. Victor Bérard, mon ancien camarade de Normale, qui revenait de Constantinople, en rapportait des précisions indiscutées. Il s'agissait de l'assassinat prémédité, exécuté de sang-froid, de tout un peuple, - d'un carnage méthodiquement réglé et dirigé par un gouvernement, sans nulle poussée de fanatisme. Il n'était pas un gouvernement d'Europe qui ne le sût, qui ne s'y attendît, un mois au moins avant les massacres. Et cependant, aucun, pour des raisons politiques, ne tenta rien, ne voulut rien faire pour les empêcher. Et pas une voix dans notre grande presse ne s'éleva pour les condamner. Le « sultan rouge » l'avait achetée. Je vis alors certains hommes qui, quelques mois plus tard, hurlaient au crime, pour Dreyfus, en délirant de douleur sincère et de fureur, faire les sourds quand on leur parlait de l'Arménie, ou même sourire avec indifférence, comme s'il s'agissait d'une simple affaire de police intérieure, où les massacrés ne l'avaient point volé !* »<sup>4</sup>.

Ce constat sur la presse et sur la classe politique, Péguy le fait aussi. Il dénonce le plus grand massacre des temps modernes, l'humanité malade, notant que la France s'est laissée paralyser par les intérêts de la finance internationale. Romain Rolland encourage son ami à publier un *Cahier de la quinzaine* sur le sujet, (et ce sera chose faite en 1902, sous la plume de Pierre Quillard, témoin des massacres) : « *vous avez annoncé un certain nombre de Cahiers sur l'Arménie, la Russie, etc. Il sera*

Christine Siméone est journaliste à Radio France. Elle est co-auteur avec Bardig Kouyoumdjian d'un ouvrage sur le génocide arménien de 1915 : Deir-es-Zor Editions Actes Sud Préface de Yves Ternon - Collection Archives Privées 125 pages - 22 euros

1. Editions Sigest réédition en 2001, d'un ouvrage édité pour la première fois par le CNDP-CRDP Marseille en 1986.
2. Publication en 1980 d'un volume de 500 pages consacré à cette correspondance entre 1886 et 1953
3. Cahiers Romain Rolland n°1, *choix de lettres à Malwida von Meysenburg* ; p 287
4. Romain Rolland, Paris 1956, Mémoires et fragments du journal, p284-285

*très difficile de les avoir, et certains d'entre eux ne seront jamais faits : je comprends trop à quels obstacles de tout genre on a à se heurter, pour une tâche aussi lourde et aussi complexe. Mais que ces cahiers paraissent ou ne paraissent pas, ce qui me semble urgent (et possible à réaliser), c'est que vous donniez à vos lecteurs les moyens de travailler eux-mêmes à s'instruire sur ces sujets, en publiant une bibliographie des livres écrits en toutes langues (et naturellement, surtout des livres français) sur la question d'Arménie, la question de Finlande, la question de Pologne, la question d'Irlande, la question du Transvaal, la question des libertés russes, et en général sur tous les groupements d'hommes qui défendent en ce moment leurs libertés dans le monde(...) Il n'y a rien de plus important, en ce moment, dans l'histoire du monde ; et je sens, quant à moi, que mon cœur est attaché par des liens plus étroits à ce combat héroïque et douloureux de toutes les consciences libres de l'univers, qu'aux querelles de mon pays, et aux bavardages, même socialistes, de la presse et du Parlement »<sup>5</sup>.*

Si la cause arménienne a touché Romain Rolland, ce n'est pas tant pour ce qu'elle a de particulier, mais plutôt pour ce qu'elle révèle des injustices du monde, touchant des individus ou des groupes. Toutefois c'est aussi par le biais de la musique que Romain Rolland se sent proche de ce peuple. Selon Edmond Khayadjian, une lettre de Romain Rolland prouve qu'il a assisté à une conférence d'Archag Tchobanian et organisé un concert avec lui. A cette époque, le compositeur Komitas, qui restera une référence dans la culture arménienne, remet à jour les chants populaires en train de tomber dans l'oubli. Edmond Khayadjian estime que Komitas a très certainement participé au concert organisé par Rolland et Tchobanian, en tout cas il est certain que Tchobanian, si admiratif de Komitas, aura voulu le faire découvrir à l'écrivain français. Ce concert eut lieu le 1<sup>er</sup> mars 1906 au 162 boulevard Montparnasse. Romain Rolland en témoigne dans un courrier à Sofia Bertolini Guerrieri-Gonzaga : *« Parmi les concerts que j'organise à l'Ecole des hautes études sociales, tous les jeudis, nous avons eu, la semaine passée, un concert très intéressant de musique arménienne, géorgienne, russe et persane. J'avais été invité, quelques jours avant, par la Société Caucasienne de Paris à une répétition musicale, qui m'avait beaucoup frappé ; et je les avais priés de venir faire entendre les mêmes œuvres chez nous. La répétition avait lieu dans une salle de mairie ; il n'y avait là que moi de Français ; tous les autres étaient Caucasiens ; je me serais cru très loin de Paris, en Asie. Ce sont presque tous des réfugiés : très pauvres et, presque tous, pleins de vie et d'intelligence. Si bien doués pour la musique, tout particulièrement. J'ai fait connaissance avec bon nombre d'entre eux. Il y a là des types curieux : un Juif russe, qui était un chef de la milice juive à Odessa, pendant les derniers troubles, un type brave et simple, - un jeune Arménien, horriblement grêlé de la petite vérole, mais avec de beaux yeux jeunes et ardents, et une voix admirable ; arrivé à Paris il y a quelques mois, et ne sachant pas un mot de la langue - ne sachant presque pas non plus la musique, - il parle et écrit le français aujourd'hui, dirige des chœurs et chante des soli, tout en dirigeant d'un façon remarquable. J'ai rarement entendu une voix aussi belle et aussi naturelle. - Il y avait là des figures hâves, blondes et hallucinées, à la Dostoïevski, et d'autres, aux traits forts, beaux et durs, aux yeux et aux cheveux d'un noir épais et lourd ; - les femmes, habillées à la diable, fumant des cigarettes, accroupies sur le rebord de l'estrade, et parlant d'une voix un peu rude, qui contraste avec le ton très doux et l'aspect chétif de la plupart des hommes. Quelques-uns avec la blouse et les bottes de moujick. La plupart, faméliques, vivant de jeûnes et de privations. Tous cependant très gais et très jeunes. - Ils chantaient des chœurs arméniens, géorgiens et russes ; et un Persan jouait des airs sur le thar (une sorte de guitare au manche très long). Au travers de la musique, on sentait la différence des races : l'Arménien, profond, tragique et viril dans sa rêverie même ; le Géorgien, clair et ensoleillé, presque italien ; le Russe, insaisissable, ondoyant et mou. - Quelle belle musique ! Tous ces peuples sont bien autrement doués musicalement que nous ; et je suis convaincu que l'art européen devra subir tôt ou tard l'influence de cet art avant-coureur de l'Asie, qui elle-même viendra après. Déjà nos musiciens commencent à s'en inspirer »<sup>6</sup>.*

Cette relation tissée entre le peuple arménien et Romain Rolland exista donc bien avant le génocide des Arméniens qui fit un million et demi de morts, 600 à 800.000 rescapés, réfugiés au Liban, en Syrie, Palestine ou en Irak, une horreur perdue dans l'immense boucherie que fût la première guerre mondiale. Pour Romain Rolland, ces liens de cœur avec le peuple Arménien eurent une conclusion on ne peut plus attendue. On l'aura devinée : la traduction de *Jean-Christophe* en arménien. Nous sommes en 1935, après le génocide, une république d'Arménie a vu le jour, rapidement placée sous la coupe de l'Union Soviétique et avant la deuxième guerre mondiale. Un responsable des « éditions d'état de l'Arménie soviétique » lui demande l'autorisation de publier *Jean-Christophe* en arménien :

*« Je me réjouis d'apprendre que mon Jean-Christophe sera traduit en langue arménienne. Avec plaisir, je vous autorise à le faire, et j'adresse mon salut cordial à votre illustre pays arménien, qui est particulièrement cher à mon cœur de musicien par ses beaux chants que j'admire depuis longtemps. Ils ont un charme et une richesse mélodique, qui font de votre terre, musicalement, une Italie soviétique »<sup>7</sup>.*

Le travail de recherche d'Edmond Khayadjian nous replonge dans la vie intellectuelle française du début du XX<sup>ème</sup> siècle, dans les enjeux européens de l'époque. On y croise Clemenceau préfaçant les témoignages des victimes des massacres d'Arménie, Emile Verhaeren ou Georges Duhamel, Max Jacob aussi ou encore Séverine. On ne peut les citer tous. Mais une remarque s'impose. Le génocide des Arméniens de 1915, tout comme les massacres de 1896, ne se sont pas déroulés à l'insu de tous. Tous en Europe étaient en mesure de savoir. Diplomates, chefs d'état, chefs de partis, intellectuels, poètes, écrivains. Tous ceux qui ont pu dénoncer ce qui se passait alors l'on fait, ont témoigné quand ils avaient vu eux-mêmes, ont diffusé l'information quand ils disposaient de réseaux ou de médias dirions-nous aujourd'hui. Pour quel résultat ?

5. Cahiers Romain Rolland n°22, Pour l'honneur de l'esprit, pp52-53

6. Cahiers Romain Rolland, n°10, lettre du 6 mars 1906 à Sofia Bertolini Guerrieri-Gonzaga, pp 255-256

7. Lettre autographe, musée des arts et de la littérature à Erévan datée du 20 octobre 1935